TEMPERATURE

Du 7 novembre 1900.

Communiqué par le S. A. L. Claudel, Opticiens, No 143 rue du Canal. Succ. Carondelet et Bienville

	Fahrenheit	Centigrade
7 h du matin	62	17
Midi	72	22
4 P. M.	72	22
6 P. M.	70	21

LES ELECTIONS

—ET—

leurs conséquences

C'était pendant la République éphémère de février 1848. La France avait élu pour président un prince dont le nom seul signifiait tout autre chose que République. Ce nom de Napoléon était synonime d'Empire. Aussi, depuis longtemps, circulaient partout des bruits de conspiration impérialiste, et au milieu des discussions orageuses que provoquaient, à chaque instant, ces rumeurs menaçantes, un général énergique et honnête qui maintenait l'ordre dans Paris, le général Changarnier qui faisait opposition à l'Empire s'écriait emphatiquement du haut de la tribune :

"Mandataire du peuple, délibérez en paix!"

C'est alors que M. Thiers, qui avait pris en horreur ces maladroits postiches du régime de Napoléon Ier, escaladait la tribune et prononçait un grand discours dans lequel il mettait à découvert les intrigues souterraines du prince-président, et qu'il terminait par ce cri fatidique : L'Empire est fait!

Ce cri provoqua alors de nombreuses protestations, même de la part de bien des patriotes républicains, même de la part de bien des royalistes ralliés à la République.

M. Thiers avait raison cependant et les événements qui suivirent ne l'ont que trop prouvé. Est-ce à dire que le pays éclairé un peu tardivement se soit hâté de se rallier autour de M. Thiers et de ceux qui lui formaient cortège? nullement. L'empire nouveau faisait florès. Il tendait la main à l'Angleterre, la pire ennemie de la France, il infligait une rude leçon à la Russie, sa meilleure amie, et se l'aliénait; il relevait une ancienne nationalité qu'allait, le lendemain, lui tourner le dos.

Tout cela réussissait. L'Empire était riche; il donnait des fêtes aux applaudissements d'une foule aveuglée et grisée. Et c'est au milieu de ces fêtes, c'est au sein de cette prospérité que la France a trouvé la défaite et la ruine.

Donnons-nous maintenant la peine de jeter nos regards autour de nous et de voir ce qui s'y passe; quelle triste ressemblance dans ces faits et quelle terrible leçon dont nous ferions bien de profiter!

Sans doute, nous ne pouvons pas répéter grossièrement et sottement le mot, resté célèbre, de M. Thiers : "L'Empire est fait!"

Nous savons bien qu'il ne s'agit pas d'un empire proprement dit, encore moins d'un empereur. On offrirait l'un et l'autre aux républicains qu'ils n'en voudraient pas. Ils ont à leur dispositions un monstre bien autrement redoutable, parceque, insatiable de sa nature, il est à la fois insaisissable et irresponsable. Ce monstre, c'est le *Trust*, l'hydre aux mille têtes qui s'apprête à dévorer tout le corps industriel et commercial; c'est la pieuvre qui se prépare à envelopper tout le monde économique dans ses innombrables tentacules.

C'est ici le cas de répéter avec une terrible variante, le mot de M. Thiers : le *Trust* est fait! Le vote d'avant hier vient de le consacrer.

De sages amis avaient averti le pays du danger; il n'a pas voulu croire ceux qui le conseillaient. Le mal est fait aujourd'hui. Est-il réparable? Dieu seul le sait. Mais s'il est possible de prévenir la catastrophe, ne perdons pas une minute et mettons-nous immédiatement à l'œuvre; c'est là la véritable lèpre du pays.

Ils sont quelques centaines de millionnaires qui ont le grappin sur la nation; ils se font les protecteurs des travailleurs, mais c'est pour les mieux opprimer; ils les embrassent, mais c'est pour les mieux étouffer. Comment échapperons-nous à leur étreinte? Comment nous délivrerons-nous de leurs griffes? Terrible question, à laquelle il est difficile de répondre, au lendemain même de la catastrophe.

Nous entendons certaines gens nous dire : les républicains ont agrandi le pays et ont fait des conquêtes. A quel prix, hélas! au prix de milliers d'existences, au prix de nos libertés politiques, au prix de nos libertés économiques, au prix de la république même, car si les choses continuent quatre ans de la sorte, il ne restera plus de la république, rien, rien—que le nom—et nous pourrons encore nous vanter d'avoir sauvé la *forme* républicaine, la seule chose qui survivra à notre glorieux passé.

LE BOUDDHA

CHEZ

LE TSAR.

L'Angleterre n'a jamais cessé d'envisager avec suspicion les visées de la Russie relativement au Thibet. Toute une école de publicistes, de voyageurs, d'officiers, suit avec une attention passionnée les moindre mouvements du colosse du Nord et lui attribue les intentions les plus agressives.

Il n'est pas besoin de refaire l'histoire de l'expansion graduelle de la Russie dans l'Asie centrale, de la fameuse déclaration Gortschakof et de sa prompte ou immédiate mise à néant, des affaires de Merv et de la campagne de Skobelef, pour expliquer l'état d'esprit des Anglais. Nombre d'experts ne se déferont jamais de l'idée que la Russie veut à tout prix atteindre la frontière de l'Hindoustan; qu'elle ne se propose pas seulement de faire de l'Afghanistan une marche de son empire, soit par l'occupation de Hérat, soit par la médiatisation de l'émir, mais aussi d'arriver jusqu'au pied de l'Himalaya en conquérant la Kachgarie et en étendant son protectorat ou son influence sur le mystérieux sanctuaire du boudhisme, sur le Thibet.

On se souvient encore de la sensation qui fut créée quand, il y a douze ans, Grombtchevsky, le même qui commande actuellement sur le Sungari, pénétra à Hunza. Il dut battre en retraite, et sa pointe hardie, mais mal soutenue, n'eut d'autre effet pratique que de provoquer, à titre de contre-démonstration, l'occupation par l'Angleterre et la fortification d'un coin perdu qui n'est rien moins que l'une des poternes du bastion principal de l'Hindoustan.

Malgré cet accès d'activité et d'offensive, l'opinion reproche au gouvernement de Sa Majesté britannique et à ses vice-rois aux Indes de cultiver beaucoup trop une affectation de hautaine indifférence à l'égard des incessantes tentatives de la Russie ou de ses agents. C'est ainsi que l'on attribue en partie l'établissement de la suprématie incontestée du tsar dans le Turkestan chinois à la mollesse avec laquelle le gouvernement de Calcutta permit et ordonna à son consul général à Kachgar de s'effacer systématiquement devant l'agent russe. Confiants dans la barrière infranchissable de l'Himalaya, les hommes d'Etat anglo indiens se sont longtemps renfermés dans l'attitude de *majestueuse inaction* que préconisait l'école des Lawrence.

Ils n'en sont sortis que peu à peu pour occuper les débouchés des passes, le revers des défilés et fortifier en quelque sorte le glacis du rempart naturel de l'Inde. Et pourtant les symptômes inquiétants n'ont pas fait défaut. Pour ne parler ici que du Thibet, l'impénétrable forteresse du bouddhisme, il y a quelque six ans que les desseins de la Russie et le degré d'avancement de leur exécution furent révélés au gouvernement vice royal.

Quand l'ambassadeur chinois revint signer à Calcutta l'accord qui mit un terme à l'affaire de Sikkim, son principal secrétaire raconta qu'un officier russe, qui n'était pas Prjévalsky, qui pouvait être Robarovsky, avait réussi à entrer au Thibet et à y nouer des relations avec l'un des gouverneurs du pays.

Après lui avoir peint sous les couleurs les plus vives la puissance et la bonté du tsar blanc, il lui avait remis deux lettres destinées, en cas de nécessité, à être expédiées à la plus proche autorité russe, afin de provoquer, selon l'occurence, une intervention diplomatique en faveur du Thibet. Ces épitres reposent actuellement dans les archives de Calcutta.

Aujourd'hui l'on apprend qu'un envoyé thibétain, un personnage d'un haut rang, vient d'être reçu par le tsar à Livadia. Du même coup la toile se lève sur le passé et nous découvrons qu'il y a dix-huit mois un plénipotentiaire russe spécial, M. Badmazef, a réussi à pénétrer à Lhassa. Il était admirablement fait pour cette mission, étant Mongol d'origine, initié aux doctrines du taramath lama d'Urga lequel est en relations intimes avec le dalaïlama de Lhassa.

Il est permis de croire que l'envoi d'un délégué spécial au tsar est l'un des fruits de cette mission. Le récit officiel de l'audience de Livadia décrit ce personnage comme suit : "Le premier (ou doyen) teanite khomba attaché au dalaï-lama," et le nomme Axhacamba Agvan Dorjief.

Un khomba est un grand-prêtre ou l'archimandrite d'un monastère bouddhiste. Le conseil du dalaï-lama, dont il fait apparemment partie, un grand premier ministre et neuf membres, cinq prêtres du dalaï et quatre laïcs. Le djalbu ou premier ministre est toujours choisi parmi les lamas gouverneurs des quatre *lings* ou divisions entre lesquelles le Thibet est partagé.

C'est un saint personnage et tout comme le dalaï-lama lui-même, bien qu'à un degré inférieur, un bouddha incarné, c'est-à-dire le dépositaire *in transitu* d'une âme divine en train de parcourir un cycle de transmigration. A ce titre seul le djalbu ne saurait pas plus que le dalaï-lama quitter le sol du Thibet et ce ne peut être lui qui vient d'être reçu à Livadia.

L'envoyé n'en dut pas moins être un personnage important. Il est fort improbable que l'on ait osé infliger au tsar Nicolas la réédition du tour fameux qui fit recevoir par Louis XIV avec la politesse raffinée du grand roi et les honneurs de la première cour du monde, en qualité d'ambassadeur de Siam, un aventurier audacieux.

C'est à tort que pour se consoler la presse anglaise affecte de croire que la scène du *mamamouchi* vient de se reproduire sur les bords de la mer Noire, au profit non pas du *Bourgeois gentilhomme*, mais de l'autocrate de toutes les Russies.

La vérité est que l'inauguration des relations diplomatiques entre la Russie et le Thibet est un événement d'une très haute importance. La Chine évidemment marche à la ruine. L'immense édifice s'effrite et ce sont les ailes qui tout d'abord se lézardent. Au Thibet, depuis quelques années, le régime mal défini qui établissait la suzeraineté du Fils du Ciel sur le dalaï lama est miné et ébranlé.

La Russie qui pratique une politique de condescendance et de bienveillance à l'égard de la Chine, en tant qu'il s'agit du corps même de l'empire, ne se fait pas scrupule de détacher doucement, comme les feuilles d'un artichaut, les extrémités caduques de cet immense organisme. Ses soldats en Mandchourie, ses diplomates au Thibet font avec une merveilleuse unité d'esprit une œuvre admirablement préméditée.

L'ASSASSIN SIPIDO.

La *Gazette de Bruxelles* annonçait qu' "après une enquête qui n'avait pas été faite sans difficulté, un mandat d'arrêt visant Sipido était arrivé à Paris, il y a quelques jours, et que la Sûreté générale recherchait activement le jeune homme, dont on avait cependant pas trouvé trace à Paris."

Le *Rappel* dit que des renseignement personnels lui permettent de compléter et en même temps de rectifier cette information :

La Sûreté générale a eu en effet à s'occuper de Sipido. Celui-ci, qui, après son acquittement par le jury de Bruxelles, est venu à Paris, s'était installé, ces temps derniers, dans un quartier voisin des boulevards extérieurs du côté de Montmartre. Il aurait tenu des propos menaçants contre notre hôte actuel, le roi des Belges, et, par simple mesure de prudence, la police française a voulu l'empêcher de renouveler un écart analogue à celui par lequel il s'est signalé à l'attention du public.

Mais quand les agents se sont présentés dans la maison où logeait Sipido, celui-ci, "prévenu sans doute par des amis," avait disparu.

Ma petite enquête.

Il est une chose qui m'a frappé dans les articles ou interviews publiés un peu partout sur la réforme de l'orthographe, c'est cette obstination des journalistes à recueillir exclusivement l'avis d'académiciens ou d'hommes de lettres, pratiquants de l'orthographe par définition.

Selon moi, il importait de recueillir l'avis, non seulement des érudits pour qui *amours, délices et orgues* n'ont pas de secret, mais encore des réprouvés de la grammaire!

On dit communément de quelqu'un qui fait des fautes d'orthographe : "Il écrit comme une cuisinière". J'ai donc pensé que l'interview d'une cuisinière sur la question de l'orthographe s'imposait.

Vous me croirez si vous voulez, ça n'est pas si facile que ça en a l'air d'interviewer une cuisinière. Je ne pouvais pas décemment entamer la conversation avec le cordon bleu d'une maison amie : J'aurais compromis ma dignité et j'aurais, sans doute, entendu sur les patrons des vérités désobligeantes qui m'eussent gêné, sinon déplu. Je me résignai donc, ces jours-ci, à accoster, avenue de Villiers, une plantureuse cuisinière qui avait posé son panier sur un banc pour souffler un peu. Le couvercle du panier soulevé laissait passer des barbes de langouste; on apercevait des pêches magnifiques crevant leur sac de papier.... C'était sûrement une cuisinière de bonne maison. J'entamai adroitement la conversation sur la question délicate, ô combien, des bureaux de placement, puis, après l'avoir un peu mise au courant de la question, je demandai à la brave femme ce qu'elle pensait de la réforme de l'orthographe.

—L'orthographe? me répondit-elle, qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse?.... Ah! la! la! pourvu que mes roux n'attachent pas au fond de la casserole et que ma mayonnaise prenne, je m'en fiche un peu!.... Qu'est-ce que ça peut faire, je vous le demande, qu'il y ait un *d* ou un *t* à la fin d'"épinards", pourvu qu'il y ait des croûtons dessus!.... On pourrait vivre sans orthographe, on ne pourrait pas vivre sans cuisine! Faut croire que l'orthographe n'est pas quelque chose de si épatant que ça, puisqu'on peut s'en passer, puisque l'on comprend bien tout de même ceux qui ne la connaissent pas et puisqu'on la réformera demain si l'on veut, sans gêner personne... Mais la cuisine, tâchez voir un peu de la réformer! Supprimez l'emploi du beurre, de la farine, du sel et vous verrez le dégoût, l'écœurement, les maux d'estomac....

—Vous avez raison, l'orthographe est une science qui ne repose sur rien d'absolu, qui est régie par la mode, c'est le contraire d'une science enfin, tandis que la cuisine, c'est bien une science immuable et définitive...

—On plaisante toujours les cuisinières sur leur orthographe; combien de maîtres qui font des fautes sur nos certificats et combien de maîtresses que la lecture de nos livres de dépenses ne fait même pas sourire! Voyez-vous, monsieur, il n'y a qu'une chose d'intéressant pour une cuisinière qui n'est pas dans une boîte : l'arithmétique! Celle-là, qu'on ne la réforme pas! Je veux être sûre qu'en touchant le sou du franc chez le boucher, un filet de huit francs me rapporte quarante centimes. Ça c'est utile! Mais votre orthographe! Qu'est-ce que ça me fait que *omee* de panier s'écrive avec un *e* ou avec un *a*, pourvu que je le fasse danser!...."

Ainsi parla le cordon bleu.

Je jugeai ensuite qu'il fallait m'adresser à la personnalité la plus intéressée dans la question : j'ai nommé le potache. Le potache, c'est un individu condamné à l'orthographe à temps. Il importe que, de dix-huit à vingt ans, il ne fasse pas une faute. Son avenir en dépend. Une faute de participe et sa carrière est brisée. Il eût peut être fait un grand homme d'Etat, un médecin distingué, un officier brillant, mais ayant eu le malheur d'écrire par inadvertance *appeler* avec un seul *p*, il moisira pendant quarante ans dans un rayon de dentelles.

Un potache, c'est plus facile à interviewer qu'une cuisinière. J'en avisai un à la sortie de Janson :

—L'orthographe? me dit-il avec une expression de mépris inimaginable, ce que j'en pense? Mais je pense qu'il faut être gaga comme le sont tous les vieux bonzes de l'Université et de la Sorbonne pour nous assommer avec des imbécillités pareilles! L'orthographe, ça ne sert qu'à une chose : à nous faire recaler aux examens, et la preuve c'est que, dès que l'on est reçu, on a beau faire des fautes, ça n'est plus jamais de l'ignorance, c'est de l'inattention! Papa, qui est maître des requêtes au Conseil d'Etat, commandeur de la Légion d'honneur et surtout officier de l'instruction publique, a écrit à la mère de maman, après une scène, qu'elle était une *bégueule*, avec deux *l*! Bonne-maman lui a répondu que *bégueule* ne prenait qu'un *l* et qu'évidemment, pour avoir vu double, papa devait être gris quand il avait écrit sa lettre... Mieux que ça, quand notre professeur nous fait faire une dictée, pas de danger qu'il nous corrige de chic! Pas si bête! Il a un livre qui s'appelle la *Partie du Maître*, où tout est expliqué.... Même qu'un jour qu'il avait oublié la clef de son tiroir, il a bafouillé, à propos des collectifs partitifs et des collectifs généraux, comme un gosse de sixième.... On se tordait! Pour sûr que je suis pour la réforme de l'orthographe! Est-ce que les mots ne devraient pas s'écrire comme ils se prononcent? Puisque l'on pardonne les fautes d'inattention, on peut bien admettre l'idée d'un homme tellement distrait qu'il ferait des fautes à tous les mots!"

Ainsi s'exprima le potache.

L'expression "parler français comme une vache espagnole" m'a bien donné l'idée de soutirer à un ruminant transpyrénéen son avis sur la question qui nous occupe, mais une vache espagnole est plus difficile encore à interviewer qu'une cuisinière. Les vaches espagnoles fréquentent peu les laiteries parisiennes, et le voyage du Midi m'eût pris trop de temps. J'ai écrit à un grand éleveur de là-bas, et la vache espagnole qu'il a choisie est, paraît-il, en train de ruminer sa réponse.

L'impartialité me faisant un devoir d'interroger un grammairien, je n'y ai pas manqué.

—L'orthographe, me dit cet érudit, c'est une arche sainte à laquelle il ne faut pas toucher, mais il est une réforme urgente, celle de la syntaxe.

Par exemple, si je suis avocat et si je dis :

"Cet homme a été condamné à deux ans de prison pour avoir volé ce collier, il ne l'a pas volé!" Que comprendrez vous? Est-ce le collier que cet homme n'a pas volé ou la condamnation à deux ans de prison!.... Autre tournure bizarre. Je vous demande : "Etes vous le mari de cette femme?" Et vous me répondez : "Je la suis." L'oreille est choquée par cet article féminin, et pourtant vous ne pouvez pas me dire je *le* suis si vous n'êtes pas son mari et si vous *la* suivez!.... Autre exemple....

L'érudit sortant de la question, je m'esquivai. Je vis alors successivement une aimable petite dame qui me dit qu'en fait d'orthographe elle savait seulement demander correctement cinq louis par correspondance à un ami, quand elle était dans la gêne et qu'elle pensait que chacun devrait seulement connaître l'orthographe indispensable à ses petites affaires personnelles.

Une actrice, célèbre par la publication de ses mémoires, me confia sous le sceau du secret que la réforme de l'orthographe l'intéressait fort peu, le manuscrit de ses fameux mémoires étant tout entier l'œuvre d'un ami lettré et complaisant.

Enfin, pour prendre au hasard l'avis du premier venu, j'avisai sur un banc du parc Monceau un brave homme à figure de vieux soldat, qu'abritait une ample pèlerine :

—Que pensez vous, mon brave, de la réforme de l'orthographe?

—La réforme de l'orthographe? Vous ne saurez jamais à quel point je m'en fiche!

Et sa pèlerine s'étant écartée, je m'aperçus qu'il était manchot des deux bras.

MIGUEL ZAMACOIS.

AMUSEMENTS

THEATRE TULANE

Très belle chambrée hier au Tulane, après une journée comme celle de mardi, tout entière absorbée par les bavardages de la politique qui avaient mis du retard dans toutes les affaires. Cela fait le plus grand éloge de la pièce "Self and Lady", que l'on donne à ce théâtre, et de la superbe troupe qui l'interprète avec tant d'habileté. C'est véritablement une délicieuse compagnie et chose si rare, complète.

THEATRE "CRESCENT."

Au Crescent, c'est la pièce à la fois dramatique et bucolique "In Old Kentucky" qui attire la foule et assure les recettes. C'est aujourd'hui jour de matinée. Il y aura, sans aucun doute, une belle salle car le public aime cette pièce où il en a tout à la fois pour les yeux et pour les oreilles.

GRAND OPERA HOUSE

La troupe Baldwin-Melville poursuit la série de ses succès au Grand Opera House avec "The Fatal Card", drame très corsé qui fait ressortir les qualités dramatiques des artistes du directeur Greenwald. Au milieu de scènes parfois violentes se glissent quelques passages de comédie qui donnent beaucoup de charme à la pièce. C'est, en partie, ce qui en fait le succès.

LEE CIRCLE.

Les animaux savants de Gentry.

Certaines gens s'imaginent que le Gentry Show n'est bon que pour les enfants. C'est une erreur. Rien d'attrayant pour les grandes personnes comme les exercices et tours d'adresse de ces excellents animaux, à qui il ne manque vraiment que la parole. Aussi la fameuse tente est elle pleine à chaque représention, matin et soir.

N'usez pas votre vie en fumant et en chiquant du tabac.

Pour abandonner facilement et pour toujours l'usage du tabac, avoir du magnétisme, être plein de vie, nerveux et vigoureux prenez No To Bac, le merveilleux rénovateur qui rend forts les hommes faibles. Chez tous les pharmaciens, 50cts ou $1. Cure garantie. Brochure et échantillon gratuits. Adresse Sterling Remedy Co., Chicago ou New York.

Feuilleton

—: DE :—

L'Abeille de la N. O.

25 Commencé le 11 octobre 1900

INFAME!

Par George Spitznuller.

DEUXIEME PARTIE.

CHRISTINE.

V

EN ATTENDANT.....

Suite.

—Elle va partir. Quand elle sera loin, je redeviendrai le mauvais coucheur que j'ai toujours été.... Ah! je la regretterai, la mignonne, pour ce qu'elle vaut et pour ce que je perds.... Comme je vais m'ennuyer maintenant, seul avec cette mauvaise poupée de Félicie, ce gueux d'Achille et cette chipie de Véronique!

Ils retournèrent à la roulotte. L'Asticot n'était pas encore revenu.

Le souper était prêt. On mangea, Gaspard ayant placé Christine à côté de lui, ce qui fit faire une grimace de mécontentement à la Rouquine et lui cloua les lèvres,—pour parler seulement, car elle mettait les bouchées doubles.

Le lendemain Véronique profita d'une absence du Grêlé pour charger la fille du baron de plusieurs besognes désagréables.

—Récure moi la table, commanda t-elle, et proprement, si tu ne veux pas recevoir des calottes. Ça te donnera de la force, ça te dégourdira. Et malheur à toi si tu racontes cela à Gaspard.... Je t'écrase!....

Christine récura, usant de ses petits bras à frotter avec une mauvaise brosse, s'abîmant les mains à serrer un torchon, rempli d'échardes, pendant que Félicie lui disait méchamment, du ton d'une femme qui veut accabler encore une rivale vaincue.

—C'est bon, hein, l'eau sale!...

Elle se coucha enfin exténuée. Le Grêlé rentra presque au même moment. Mais la pauvre fillette cacha sa figure et fit semblant de dormir, pour qu'il ne vit pas qu'elle avait pleuré.

***

En quittant la roulotte, le sergent Dominus était entré dans un café de la ville, qui portait comme enseigne :

AUX NATIONS.

Il commanda une consommation, demanda de quoi écrire, et s'absorba dans une correspondance qui paraissait être très sérieuse.

Le sous-officier s'y appliquait avec tant d'ardeur qu'il ne remarqua pas un client qui, pénétrant peu après lui dans l'établissement, s'était assis dans un coin et ne le quittait pas de l'œil.

Ce personnage avait une allure singulière.

Une barbe épaisse encadrait son menton et ses joues. Le bord, démesurément large, de son chapeau de feutre, se rabattait sur ses yeux, ce qui empêchait de distinguer sa mine et lui permettait, à lui, d'observer sans risquer d'examen gênant.

Dominus et l'individu étaient en ce moment les seuls consommateurs installés dans le café, auquel la fête foraine faisait une notable concurrence ce jour là.

Au comptoir, la patronne somnolait, en dodelinant de la tête.

Le sergent écrivait toujours.

Bientôt sa lettre eut quatre pages. Il signa, mit sous enveloppe et traça l'adresse avec soin, en caractère bien lisibles. Puis il prit dans son porte-mannaie un timbre, affranchit le pli, le passa sous le papier buvard, laissa sur la table le prix de sa consommation et sortit.

La patronne ne se réveilla pas. Elle continuait son petit somme.

Vite l'inconnu se leva, franchit en trois enjambées, sur la pointe des pieds, l'espace qui le séparait de la place de Dominus, ouvrit le buvard-portefeuille et en arracha le carré qui avait séché l'adresse de la lettre.

Ce papier buvard portait, très apparentes, des lettres encore humides qui s'y détachaient, tracées à rebours, et qui composaient le nom du destinataire.

L'inconnu présenta le buvard face à une des glaces garnissant le *Café des Nations*.

Il se produisit ce que les opticiens appellent l'image symétrique; le miroir refléta dans son sens naturel les lignes imprimées sur le buvard et l'adresse suivante parut dans la glace :

"Monsieur le capitaine Gérard Neubourg,

"Colmar [Haut-Rhin]."

L'homme plia prestement la feuille de buvard et la glissa dans sa poche. Il jeta ensuite un regard circulaire dans la salle. Il était toujours seul; la patronne continuait à dormir.

En un tour de main, il ramassa les six sous laissés par Dominus, ouvrit la porte sans bruit et s'éclipsa.

Une fois dans la rue, il s'orienta d'un coup d'œil rapide.

A une cinquantaine de mètres, la haute silhouette du sergent se profilait en vigueur au milieu du mouvement des passants.

Il suivit le militaire, en conservant l'intervalle.

Le sous-officier ne tarda pas à arriver devant le bureau de poste.

Il s'approcha de la boîte aux lettres et y jeta un pli, selon toute apparence celui qu'il venait d'écrire et dont l'inconnu avait su découvrir l'adresse.

Dominus s'éloigna.

Lorsqu'il eut disparu, au tournant de la maison du coin, le personnage mystérieux pénétra résolument dans le local au-dessus duquel se lisait le mot POSTES peint en blanc sur une enseigne bleue,—l'enseigne classique qui s'est conservée de nos jours.

Derrière le guichet séparant le bureau de la partie réservée au public, une femme mûre, d'aspect revêche, était occupée à faire une addition.

—Madame...., dit l'inconnu en portant la main à son chapeau.

Mais la "dame" ne leva pas seulement les yeux.

—Madame.... répéta l'homme barbu en élevant la voix.

Cette fois, la receveuse daigna sortir de sa torpeur administrative.

—Vous désirez? demanda t-elle, d'une voix aigre-douce.

—Voici. J'ai jeté, par mégarde, à la boîte une lettre que je voudrais bien reprendre. J'ai oublié une chose essentielle. C'est très important pour moi et pour le destinataire.

—Mille regrets. J'ai fait la levée il y a dix minutes et le facteur est parti, il y en a cinq à peine, pour la gare.

—Madame, cette lettre vient d'être mise à la poste à l'instant même. Si vous aviez la complaisance de donner un petit coup d'œil, vous me rendriez un grand service.

La receveuse, sans dire mot, se leva en poussant un soupir de baleine.

Elle ouvrit la boîte encastrée dans le mur.

—Il y a juste une lettre, dit-elle, une seule....

—Ce doit être celle-là, j'en suis absolument sûr.

—Voyons, quelle est l'adresse, s'il vous plaît?

—M. le capitaine Gérard Neubourg, à Colmar (Haut-Rhin.)

—C'est bien cela, fit la postière en vérifiant.

Il ne pouvait y avoir, pour elle, aucun doute.

—J'ajoute, continua l'autre, que l'enveloppe est blanche et porte l'en-tête du café des "Nations," établissement où j'ai fait ma correspondance.

(Il avait vu Dominus se servir du papier imprimé contenu dans le portefeuille, et le libellé lui en était sauté aux yeux lorsqu'il arrachait la feuille de buvard.)

Cette dernière preuve convainquit totalement l'employée.

Elle passa la lettre à l'inconnu d'un air à la fois résigné et colère.

—Voilà, monsieur!

—Merci, madame.

—De rien! soupira la postière en refermant le guichet.

Rapidement, le voleur de lettre gagna le large.

Il marchait très vite, se dirigeant vers l'extrémité de la ville. De ce côté, la circulation des promeneurs devenait moins active parce qu'on y était loin de la fête.

L'inconnu entra dans une auberge borgne, se fit servir un verre de bière et, sortant de sa poche la lettre soustraite, la décacheta en coupant l'enveloppe avec son couteau, sur un des côtés.

Il déplia ensuite la missive, et voici ce qu'il lut, tracé d'une calligraphie de fourrier et rédigé en style de rapport :

"Mon capitaine.

"J'ai l'honneur de vous rendre compte, pour faire suite à ma lettre précédente, que je suis en-